

Compte rendu, opéra. Paris. Opéra Bastille, le 18 janvier 2017. Wagner : Lohengrin. Jonas Kaufmann, Martina Serafin, René Pape... Philippe Jordan.

Compte rendu, opéra. Paris. Opéra Bastille, le 18 janvier 2017. Richard Wagner : Lohengrin. Jonas Kaufmann, Martina Serafin, René Pape... Choeurs et Orchestre de l'Opéra de Paris. José Luis Basso, chef des chœurs. Philippe Jordan, direction musicale. Création parisienne du Lohengrin milanais de Claus Guth. L'opéra romantique en trois actes de Richard Wagner revient à la maison nationale dans une fabuleuse distribution dont le très attendu Jonas Kaufmann dans le rôle-titre, Martina Serafin dans le rôle d'Elsa et René Pape dans le rôle du Roi de Germanie. L'Orchestre de l'Opéra est dirigé avec précision et sensibilité par le chef Philippe Jordan. Une partie du public rêvant du mirage temporairement réconfortant du cygne blanc est dans la perplexité devant la justesse historique de la production de Claus Guth,... sans féérie ; une soirée avec quelques aspects ahurissants et incongrus mais surtout une soirée rayonnante de talents comme d'humanité.

Lohengrin : un « héros » pas comme les autres...

KAUFMANN : SOLAIRE

JORDAN : HIERATIQUE MAIS RAFFINÉ

Le poème épique dont s'inspire le compositeur très librement date du XIII^{ème} siècle et est de la plume d'Eschenbach. Wagner, comme d'habitude, situe l'action (atemporelle dans le poème) dans un fait historique du X^{ème} siècle germanique.



Dernier opéra -à proprement parler- de Richard Wagner, il raconte l'histoire de Lohengrin, fils de Parsifal, chevalier au Cygne Blanc, héros artiste qui vient au monde avec le but de trouver enfin son épanouissement, mais qui finit par n'y constater que de désillusion et mort. Il arrive après la plainte d'Elsa, héritière de Brabant, gardée par Telramund l'ami, suite à la mort de ses parents. A cause des machinations et manipulations de sa femme Ortrud, il accuse Elsa du meurtre de son frère Gottfried de Brabant et exige du Roi sa punition mortelle. Le Roi ne peut qu'accorder un jugement par combat, et Elsa fait appel à un chevalier pour sa cause. Voici Lohengrin qui se manifeste et qui gagne, qui impose la condition de son séjour : qu'elle ne lui pose jamais la question de son identité. Ortrud, orgueilleuse, manipulatrice blessée (et aussi sorcière!), regagne la confiance d'Elsa : l'enchanteresse arrive à semer le doute chez elle, jusqu'au moment de la déception ultime, quand elle pose la terrible question au chevalier du cygne, qui s'en va par la suite. Pour un pseudo lieto fine, Richard Wagner fait en sorte que Gottfried réapparaisse -il était le cygne, Ortrud l'avait ensorcelé-, donc le frère et la sœur pourront accomplir leur mission politique, malgré la terrible déception du sauveur et l'émoi de celle qui l'a trahi.

Coup de génie et de sincérité rafraîchissante : voir la production de **Claus Guth**, qui transpose l'action à la période de la création de l'oeuvre, c'est-à-dire au plein milieu du 19e siècle. Si la mise en scène fait penser, visuellement au moins, à La Traviata et s'il n'y a pas de Cygne explicite, ce qui paraîtra être insupportable pour certains wagnériens de surcroît attachés à leur préjugés (comme leur idole d'ailleurs!), reconnaissons davantage l'aspect innovant et la grande cohérence comme l'efficacité dramaturgique de la production (tâche toujours difficile avec la plupart des opéras de Wagner).

La distribution dans ce sens est visiblement investie dans le parti-pris, et ceci s'exprime aussi très souvent par la performance musicale. Une réussite.

Le ténor **Jonas Kaufmann en Lohengrin offre une vision particulièrement humaine** du chevalier. Touchant par son jeu d'acteur développé, le chanteur berce et enchante la salle avec un instrument d'une terrible et troublante beauté, surtout dans son sublime récit « In fernem Land » au IIIème acte. **L'Elsa de Martina Serafin** paraît habitée de la niaise dualité potache que son auteur lui confère, mystique et absente, mais aussi caractérielle et manipulatrice, ma non troppo. Elle rayonne surtout par les qualités de sa voix très sollicitée, aux défis redoutables. Son air de l'acte II, « Euch Lüften » (récit de son bonheur) fut un moment remarquable et beau. Tout aussi remarquable, mais cette fois-ci par une beauté plutôt espiègle et endiablée, l'Ortrud d'**Evelyn Herlitzius**. Manipulatrice, machiavélique à souhait, elle campe un « Entweihte Götter ! » au IIème acte tout à fait ... terrifiant. Remarquons également la performance très classe de **René Pape en Roi**, ou encore l'excellente diction, style musical et travail d'acteur, de **Tomasz Konieczny** dans le rôle de Telramund !

Que dire des chœurs sinon qu'ils sont fabuleux et dynamiques sous la direction du chef José Luis Basso. Moins

immédiatement fédératrice peut-être la prestation de **Philippe Jordan**, dirigeant l'orchestre ; si nous avons trouvé son travail d'une finesse presque érotique, avec un timbre diaphane et des crescendo subtiles, l'archicélèbre marche nuptiale qui sert de prélude à l'acte III, est passé presque sans qu'on s'en aperçoive -choeurs salvateurs en l'occurrence.

L'orchestre dans les opéras de Wagner ne devrait pas être systématiquement tonitruant, donc à rebours des critiques émises à son encontre, quel régal d'écouter son Wagner, hiératique bien sûr, mais raffiné.

A ne pas manquer [LOHENGRIN de Richard Wagner à l'Opéra Bastille, les 24, 27, 30 janvier ainsi que les 2, 5, 8, 11, 15 et 8 février 2017](#) (attention deux distributions alternatives chez les protagonistes).

Festival Présences 2017 : un portrait de Kaija Saariaho, 10-19 février 2017



PARIS, Radio France. Festival Présences 2017, Kaija Saariaho, 10-19 février 2017. Depuis sa création en 1991, le Festival Présences de Radio France propose chaque année, en hiver, une redécouverte unique en France, dédiée à la création

musicale : œuvres en création mondiale, en création française, grâce à une initiative exemplaire de commandes passées aux

compositeurs de notre temps. La 27^e édition de Présences, en 2017, ne traite pas d'une période ou d'une thématique à l'échelle d'un continent ou d'un territoire, – comme ce fut le cas en 2016 avec un vaste cycle consacré aux « Amériques » (du nord et latine) – ou encore « Les musiciens de la Méditerranée » en 2013, « Paris-Berlin » en 2014, comme « Oggi l'Italia » en 2015), mais se concentre à la façon d'un focus monographique, sur l'oeuvre d'une seule personnalité, en l'occurrence celle de la compositrice finlandaise Kaija Saariaho, établie à Paris depuis de longues années.

L'INTIME ET L'UNIVERSEL... Le portrait prometteur qui en découle fait suite aux approches similaires précédemment dédiées à Esa-Pekka Salonen en 2011 ou à Oscar Strasnoy en 2012... Le propre de l'oeuvre de Kaija Saariaho est d'explorer les champs de l'intime auquel elle insuffle une intensité et une résonance universelles. Dans le sillon des Français Gérard Grisey et Henri Dutilleux, Kaija Saariaho déploie un chant singulier qui ne cesse d'interroger la condition humaine, le sens de la vie, la portée et la construction de l'existence. Son écriture pénètre le réel, traverse les apparences, tente d'exprimer l'essence de la vie, tout en ne dévoilant jamais les clés qui fondent le mystère humain. La conscience y puise toujours une extension magistrale et toutes ses oeuvres appellent en définitive à cette clairvoyance qui est aussi une prière à cultiver la poésie comme l'état d'émerveillement.

Paris, et sa riche tradition d'asile comme d'accueil aux sensibilités étrangères, depuis Lully au XVII^e, puis Gluck, Gossec, les napolitains Piccinni et Sacchini au XVIII^e, puis Chopin, Liszt, jusqu'à Stravinsky... sans omettre également Xenakis, Boucourechliev, Nunes ou Ohana, inspire toujours le travail des plus grands créateurs à toutes les époques. Ceci vaut encore pour les grands créateurs de notre temps.



Festival Présences 2017

cycle monographique Kaija

Saariaho

A nouveau, l'inédit voire l'inouï s'invitent dans une véritable fête parcourant les mondes sonores contemporains. Pour la défense des écritures en question, le programme bénéficie de toutes les ressources de Radio France, ses deux orchestres, – l'Orchestre Philharmonique et National de France, mais aussi de sa Maîtrise et de son Choeur. Soit quatre effectifs engagés, motivés, qui composant la plus

grande communauté de musiciens réunis pour un cycle de ce genre.

Ainsi 18 concerts font l'affiche du festival Présences, du 10 au 19 février 2017. Au programme, des oeuvres majeures et nouvelles de **Kaija Saariaho**, mais aussi celles de nombreux autres compositeurs, – démiurges au travail et en questionnement à Paris, proposant avec elle, un dialogue et des perspectives féconds. Ainsi seront joués à Présences 2017, entre autres le finlandais Juha Koskinen, l'Espagnole Nuria Gimenez-Comas, l'Estonienne Helena Tulve ou encore le Français Florent Motsch...

Saariaho en 26 partitions... 26 de ses oeuvres sont ainsi jouées pour le public parisien à Radio France. Depuis les premiers opus écrits en France, comme Jardin secret I (1984) et Lichtbogen (1986), jusqu'aux compositions récentes telles Figura (2016), True Fire (2014) et Trans (2016), les deux dernières étant commandes de Radio France. Avec les 49 autres oeuvres au programme de cette édition, ce sont 75 compositions qui stimuleront la curiosité et l'esprit de découverte des publics, Radio France étant commanditaire de 24 d'entre elles.

PARIS, Radio France. Festival Présences 2017, Kaija Saariaho, 10-19 février 2017. Toutes les infos, le programme détaillé des 18 concerts, les modalités de réservations sur le site du Festival Présences 2017

Informations
Réservations

<http://maisondelaradio.fr/page/festival-presences-portrait-de-kaija-saariaho-du-10-au-19-fevrier-2017>

VIDEO, reportage. Lakmé de Delibes à l'Opéra de Tours, Jodie Devos, Benjamin Pionnier



REPORTAGE VIDEO. Lakmé à l'Opéra de Tours (27, 29 et 31 janvier 2017). Lakmé est un sommet de l'opéra français romantique dans la veine orientaliste, inspiré par Loti. Créé en 1883, l'opéra met en lumière la

découverte par la jeune héroïne hindoue, de l'amour, le véritable et pur sentiment qui la conduit de fille obéissante à l'amoureuse enivrée qui se sacrifie. Sa relation au père est aussi fondamentale car la loi de son clan lui impose de le servir aveuglément, y compris de piéger celui dont son père entend se venger. Entre l'obéissance au père (le brahmane Nilakhanta) et son amour naissant puis radical pour l'officier anglais, Gérard, la jeune femme aurait pu se sentir tiraillée... pourtant elle ne faiblit pas et n'hésite pas à choisir. **La production présentée par l'Opéra de Tours** crée l'événement de l'agenda lyrique car elle réunit sous la baguette de **Benjamin Pionnier**, directeur de l'Opéra, une distribution proche de l'idéal dont l'éblouissante et bouleversante Lakmé, de la jeune diva belge : **Jodie Devos**. Présentation de l'ouvrage par Benjamin Pionnier, présentation

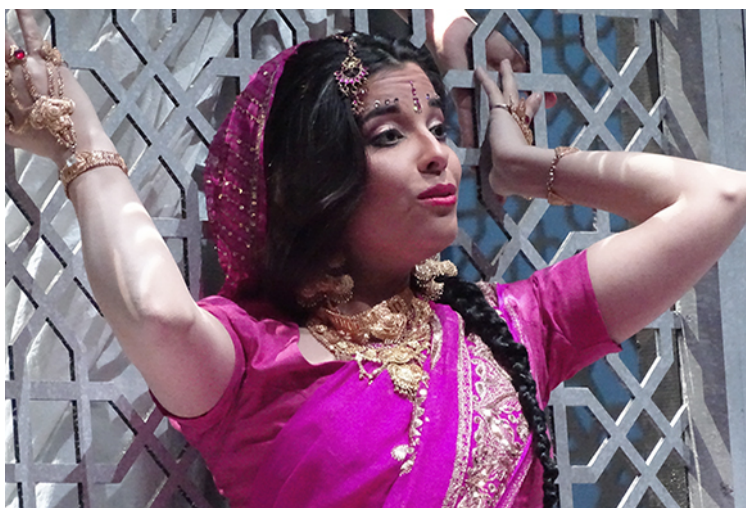
du personnage titre de Lakmé par Jodie Devos. Production événement. Reportage vidéo © studio CLASSIQUENEWS 2017 – Réalisation : Philippe-Alexandre Pham

VOIR aussi notre [TEASER VIDEO de Lakmé à l'Opéra de Tours](#)

LIRE aussi notre [présentation de Lakmé de Léo Delibes à l'Opéra de Tours](#)

VIDEO, teaser. Lakmé à l'Opéra de Tours (27, 29, 31 janvier 2017)

VIDEO, TEASER. TOURS, Opéra. Eblouissante Lakmé, les 27, 29 et 31 janvier 2017. Benjamin Pionnier, directeur de l'Opéra de Tours, frappe un grand coup en accueillant cette production de Lakmé qui dévoile tout ce qu'a de furieusement dramatique,



l'ouvrage romantique orientaliste conçu par **Leo Délibes** et créé en 1883. Le chef en souligne par une direction souple et efficace, l'architecture concentrée et la coupe mordante éloignant tout ce qui paraît convenu ou prévisible. Sur les traces de Gounod et de *Roméo et Juliette* (1867 : [VOIR notre reportage vidéo : Roméo et Juliette à l'Opéra de Tours](#)) dont on retrouve ici l'esprit juvénile d'un premier amour ardent

et embrasée, Delibes en maître dramaturge, sait varier et enchaîner, colorer et aussi dans un temps court, approfondir le profil de ses protagonistes. Ici pourtant éprouvée et contrainte, **l'indienne Lakmé**, fille du brahmane (**Jodie Devos**, ci dessous) peut vivre un vaste et ample amour. On reste saisi par la justesse de toutes ses séquences émotionnelles en particulier dans la structure de l'acte III, dans la continuité de ses longues scènes où se précise le diamant d'une âme éblouissante. D'acte en acte, l'héroïne prend de la consistance, éprouve, réagit, vit sa passion. C'est une héroïne forte et inflexible qui a la trempe des plus grandes amoureuses romantiques (Norma et plus tard Tosca).



REVELATION A L'OPERA DE TOURS... Même découverte pour le

personnage du soldat **Gérald**, jeune officier anglais, certes angélique mais à la fin totalement épris, prêt à tout quitter, pour celle qui l'aura révélé à lui-même. Même constat pour le personnage du Brahmane, autorité politique et religieuse qui hait les anglais et comme c'est le cas des barytons verdiens, marque les esprits par des nuances imprévues (air du II) car c'est aussi un père qui aime Lakmé, sa fille, même s'il n'hésite pas à l'utiliser pour démasquer l'étranger, sujet de sa seule vengeance. Ainsi, tout n'est pas si caricatural dans ce drame en trois actes. Et le grand raffinement de l'orchestration comme le soin apporté au parcours harmonique de la partition, soulignent le grand talent de Delibes à l'opéra.

A l'heure des schématisme rapides et des catégorisations faciles, la production présentée par l'Opéra de Tours convainc idéalement en restituant Delibes par sa grande réussite à l'opéra. Dans la force et la richesse d'une partition pas seulement très esthétique : élégante certes, surtout efficace, dramatique, édifiante. Delibes, maître du ballet romantique (La Source, 1866, Coppelia, 1870, puis Sylvia, 1876)), brillant orchestrateur, démontre dans Lakmé un sens du drame dans la veine tragique. Il s'agit même a contrario de bien des opéras de la période, d'un opus sombre, inéluctable, inexorable, jusqu'à sa fin saisissante. Il n'y a qu'en peinture chez le peintre Gérôme, autre orientaliste riche en raffinement chromatique, que l'on constate un tel génie de l'action pathétique et tragique. Lakmé est une partition captivante qui ne réduit pas au duo des fleurs (Lakmé / Malika, I), et à la Scène et légende de la fille du paria, dit Air des clochettes, au II... Maître de chœur à l'Opéra de Paris, Delibes connaît tous les ressorts d'une bonne action lyrique : il le montre manifestement dans Lakmé.

Production événement CLIC de CLASSIQUENEWS d'autant plus éloquente et captivante que l'ouvrage est servi par une distribution qui flirte avec l'excellence, ainsi l'époustouflante et troublante soprano belge Jodie Devos, vrai diamant vocal dans



un rôle dont elle transmet la subtile gradation psychologique, de l'enfant à la sublime amoureuse, de la piété obéissante au père, à la lumière éblouissante de l'amour totalement vécu... Prochaine critique complète de Lakmé de Delibes à l'Opéra de Tours, sur CLASSIQUENEWS.COM.



TOURS, Opéra. Lakmé de Delibes. Avec Jodie Devos, soprano... Benjamin Pionnier, direction. Les 27, 29 et 31 janvier 2017.

Informations
Réservations

[LIRE notre présentation de Lakmé à l'Opéra de Tours](#) / Illustration 1 : Jodie Devos chante Lakmé à l'Opéra de Tours © A. Nabo de Sousa / Opéra de Tours 2017 – autres photos : Gérald / Lakmé : Julien Dran et Jodie Devos © CLASSIQUENEWS 2017

Jodie Devos chante une éblouissante Lakmé à l'Opéra de Tours

TOURS, Opéra. Eblouissante Lakmé, les 27, 29 et 31 janvier 2017. Benjamin Pionnier, directeur de l'Opéra de Tours, frappe un grand coup en accueillant cette production de Lakmé qui dévoile tout ce qu'a de furieusement dramatique,



l'ouvrage romantique orientaliste conçu par Leo Délibes et créé en 1883. Le chef en souligne par une direction souple et efficace, l'architecture concentrée et la coupe mordante éloignant tout ce qui paraît convenu ou prévisible. Sur les traces de Gounod et de *Roméo et Juliette* (1867 : [VOIR notre reportage vidéo : Roméo et Juliette à l'Opéra de Tours](#)) dont on retrouve ici l'esprit juvénile d'un premier amour ardent et embrasé, Delibes en maître dramaturge, sait varier et enchaîner, colorer et aussi dans un temps court, approfondir le profil de ses protagonistes. Ici pourtant éprouvée et contrainte, **l'indienne Lakmé**, fille du brahmane (**Jodie Devos**, ci dessous) peut vivre un vaste et ample amour. On reste saisi par la justesse de toutes ses séquences émotionnelles en particulier dans la structure de l'acte III, dans la continuité de ses longues scènes où se précise le diamant d'une âme éblouissante. D'acte en acte, l'héroïne prend de la consistance, éprouve, réagit, vit sa passion. C'est une héroïne forte et inflexible qui a la trempe des plus grandes amoureuses romantiques (Norma et plus tard Tosca).



REVELATION A L'OPERA DE TOURS... Même découverte pour le personnage du soldat **Gérald**, jeune officier anglais, certes angélique mais à la fin totalement épris, prêt à tout quitter, pour celle qui l'aura révélé à lui-même. Même constat pour le personnage du Brahmane, autorité politique et religieuse qui hait les anglais et comme c'est le cas des barytons verdiens, marque les esprits par des nuances imprévues (air du II) car c'est aussi un père qui aime Lakmé, sa fille, même s'il n'hésite pas à l'utiliser pour démasquer l'étranger, sujet de sa seule vengeance. Ainsi, tout n'est pas si caricatural dans ce drame en trois actes. Et le grand raffinement de l'orchestration comme le soin apporté au parcours harmonique de la partition, soulignent le grand talent de Delibes à l'opéra.

A l'heure des schématisme rapides et des catégorisations

faciles, la production présentée par l'Opéra de Tours convainc idéalement en restituant Delibes par sa grande réussite à l'opéra. Dans la force et la richesse d'une partition pas seulement très esthétique : élégante certes, surtout efficace, dramatique, édifiante. Delibes, maître du ballet romantique (La Source, 1866, Coppelia, 1870, puis Sylvia, 1876)), brillant orchestrateur, démontre dans Lakmé un sens du drame dans la veine tragique. Il s'agit même a contrario de bien des opéras de la période, d'un opus sombre, inéluctable, inexorable, jusqu'à sa fin saisissante. Il n'y a qu'en peinture chez le peintre Gérôme, autre orientaliste riche en raffinement chromatique, que l'on constate un tel génie de l'action pathétique et tragique. Lakmé est une partition captivante qui ne réduit pas au duo des fleurs (Lakmé / Malika, I), et à la Scène et légende de la fille du paria, dit Air des clochettes, au II... Maître de chœur à l'Opéra de Paris, Delibes connaît tous les ressorts d'une bonne action lyrique : il le montre manifestement dans Lakmé.

Production événement CLIC de CLASSIQUENEWS d'autant plus éloquente et captivante que l'ouvrage est servi par une distribution qui flirte avec l'excellence, ainsi l'époustouflante et troublante soprano belge Jodie Devos, vrai diamant vocal dans un rôle dont elle transmet la subtile gradation psychologique, de l'enfant à la sublime amoureuse, de la piété obéissante au père, à la lumière éblouissante de l'amour totalement vécu... Prochaine critique complète de Lakmé de Delibes à l'Opéra de Tours, sur CLASSIQUENEWS.COM.





TOURS, Opéra. Lakmé de Delibes. Avec Jodie Devos, soprano... Benjamin Pionnier, direction.
Les 27, 29 et 31 janvier 2017.

Informations
Réservations

[LIRE notre présentation de Lakmé à l'Opéra de Tours](#) /
Illustration 1 : Jodie Devos chante Lakmé à l'Opéra de Tours ©
A. Nabo de Sousa / Opéra de Tours 2017 – autres photos :
Gérald / Lakmé : Julien Dran et Jodie Devos © CLASSIQUENEWS
2017

Compte-rendu opéra. Opéra de

Lyon, le 21 janvier 2017. Honegger: Jeanne d'Arc au bûcher. K. Ono, R. Castellucci



Compte-rendu opéra. Opéra de Lyon, le 21 janvier 2017. Honegger: Jeanne d'Arc au bûcher. K. Ono, R. Castellucci. Jeanne d'Arc au bûcher, créé en 1938, est une œuvre hybride qui tient plus du mystère médiéval que de l'opéra. Sous-titré oratorio dramatique, ses personnages principaux sont des rôles parlés, même si la musique, l'une des plus bouleversantes que Honegger ait composée, y tient une place importante. Le poème de Claudel y est délicieusement archaïque, dans la même veine que Le martyre de Saint Sébastien que d'Annunzio écrivit pour Debussy, mais mélange aussi les registres, tout comme la musique juxtapose brillamment les styles. L'hybridisme est bien le fil rouge qui traverse de bout en bout cette œuvre inclassable.

Jeanne et Romeo

Il s'agit d'une des productions les plus attendues de la saison lyonnaise, confiée à l'iconoclaste Romeo Castellucci qui avait suscité la polémique avec son récent Moïse et Aaron à l'Opéra Bastille. On retrouve la veine dramatique intense et implacable du metteur en scène italien qui prend le texte de Claudel à bras le corps en voulant le débarrasser non seulement de sa gangue saint-sulpicienne mais aussi du poids écrasant de l'histoire, pour se concentrer sur la vérité nue de l'humain, de la trajectoire de souffrance qu'un tel être

incarne. C'est sans doute le sens du déroutant prologue précédant le premier chœur : un quart d'heure sans texte ni musique pendant lequel on voit une salle de classe progressivement se vider, tandis qu'une employée s'affaire de plus en plus frénétiquement à débarrasser la salle de ses tables et de ses chaises : faire ainsi table rase – au sens propre comme au sens figuré – du passé qui écrase la figure de la sainte, comme Honegger avait voulu renouveler radicalement le genre opératique en revenant vers une interaction plus féconde des différents langages (musical, poétique, scénique) qui le composent. Si l'on entre dans le processus métamorphique qui aboutit à un dépouillement extrême, si l'on accepte cette entrée en matière aussi troublante que radicale, alors un sentiment d'émerveillement mêlé de stupeur envahit le spectateur, littéralement saisi par la force inouïe que dégage la lecture sans complaisance de Castellucci.

TOUR DE FORCE SYNESTHESIQUE. Parce que ce sont des voix plus que des personnages, le metteur en scène réussit le tour de force synesthésique de donner à voir un son et de faire entendre une image. C'est le refus de l'allégorie qui légitime la nudité de Jeanne, tout comme la présence d'un vrai cheval (mort mais artificiellement maintenu en vie), écho au tribunal des bêtes et symbole de la communion des êtres vivants dans la souffrance qui les traverse.

L'extrême cohérence de ce projet est admirablement servie par une équipe soudée qui met sur un strict pied d'égalité les récitants et les chanteurs, les choristes et les musiciens. **Dans le rôle de Frère Dominique, Denis Podalydès** prête sa voix



ferme et bien posée, droite sans être monocorde, assurée sans être envahissante, tandis que l'extraordinaire Audrey Bonnet (dont le nom apparaît cousu sur le lourd rideau crème qui

encadre la scène dans la seconde partie de la pièce) incarne une Jeanne hallucinée et criante de vérité qui hypnotise le public par la puissance sans faille de son jeu. Les autres récitants, Louka Petit-Taborelli et Didier Laval, sont tous à louer, tout comme les chanteurs, Ilse Eerens, dans le rôle de la Vierge, Valentine Lemerrier, dans celui de Marguerite, Marie Karall, dans celui de Catherine, mezzo-soprano plus que promiseuse, à la voix bien projetée, qu'on avait pu découvrir récemment dans le Nabucco stéphanois ; et du côté des hommes, saluons l'excellent ténor Jean-Noël Briand, entendu dans Benjamin, dernière nuit de Tabachnik, la saison passée.

À la tête de l'Orchestre National de Lyon, **Kazushi Ono** dirige avec grâce et fermeté une phalange attentive aux moindres inflexions d'une partition constamment inventive, sans que la variété des styles et des couleurs n'apparaisse comme une simple juxtaposition : il en révèle au contraire sa pleine et entière cohérence. Les chœurs sont comme à l'accoutumée excellents, préparés avec le même talent et savoir faire par Philipp White. Une production lyonnaise qui, une fois de plus, fera date.

Compte-rendu opéra. Opéra de Lyon, Arthur Honegger, Jeanne d'Arc au bûcher, 21 janvier 2017. Denis Podalydès (Frère Dominique), Audrey Bonnet (Jeanne d'Arc), Louka Petit-Taborelli (Héraut III, L'âne, Bedford, Jean de Luxembourg), Didier Laval (L'Appariteur, Regnault de chartres, Guillaume de Flavy, Perrot, Un prêtre), Ilse Eerens (La Vierge), Valentine

Lemercier (Marguerite), Marie Karall (Catherine), Jean-Noël Briend (Une voix, Porcus, Hérault I, Le Clerc), Sophie Lou (Pécus), Orchestre de l'opéra de Lyon, Kazushi Ono (direction), Romeo Castellucci (mise en scène), (décors), (costumes), (lumières), Philip White (chef des chœurs).

[A voir et à applaudir à l'Opéra de Lyon, jusqu'au 3 février 2017. Infos, réservations, ressources vidéos sur le site de l'Opéra de Lyon](#)

**CD, compte rendu critique.
Alessandro Scarlatti : Messa
Clementina (1703); Le
Parnasse Français (1 cd
Paraty, 2014)**



CD, compte rendu critique. **Alessandro Scarlatti : Messa Clementina (1703); Le Parnasse Français (1 cd Paraty, 2014).** Voilà plus de 6 années que le chef **Louis Castelain** a créé son propre ensemble, **Le Parnasse Français** afin en particulier de restituer des partitions oubliées en création mondiale. Voici donc **la Messa Clementina dédiée par Alessandro Scarlatti**

au pape Clément XI en 1705, jouée ici selon les indications du manuscrit autographe analysé et élucidé depuis le lieu où il est conservé, la Bibliothèque Vaticane. Soit 5 voix (7 pour l'Agnus Dei), quand l'ordinaire des messes de l'époque exigeait plutôt 4 voix, mais le style contrapuntique est clairement Renaissance, un archaïsme qui tranche avec la réputation du Scarlatti connu pour sa modernité en ce début XVIII^e. Pourtant le Napolitain ne fait que se conformer à l'esprit du lieu dans lequel les chantres sont destinés à chanter sa messe : la chapelle Sixtine, chapelle privée du pape, où le rituel de la dévotion pontificale s'inscrit dans le respect de règles traditionnelles éditées depuis Palestrina à la fin du XVI^e. C'est la raison pour laquelle les interprètes ici chantent de Palestrina: *Tu es Petrus* et *Surrexit pastor*, bonus, deux motets détenteurs et conservatoires de l'orthodoxie palestrinienne (stile osservato, soit un chanteur par voix), à ce titre toujours chantés à l'époque de Scarlatti et pendant tout le XVIII^e.

MAÎTRISE ROMAINE DE A. SCARLATTI... L'interprétation montre combien le fougueux Baroque se plie avec une sobriété inspirée admirable au moule romain : comme engagé par le sujet qu'il sert, Scarlatti explore même un contrepoint particulièrement raffiné pour exprimer la pureté irradiante des Séraphins chanteurs regroupés autour du trône céleste. Le style ancien signifie l'immuabilité du pouvoir divin et bien sûr, la

pérennité de l'église qui en a recueilli l'autorité. Comme Monteverdi composant ses Vêpres à la Vierge entend faire la démonstration de son génie musical, entre style ancien et moderne, Scarlatti offrant une nouvelle messe au Pape, entend obtenir des commandes nouvelles voire un poste au Vatican. Il sait aussi varier et unifier les séquences grâce au recours à une architecture tonale, qui renouvelle totalement le cadre ancien spécifiquement modal. Mieux : propre à son sens du verbe et du théâtre linguistique, Scarlatti va jusqu'à caractériser avec passion et expressivité, certains mots du texte latin qui lui semble important (*miserere nobis* dans le Gloria ou *resurrectionem mortuorum* dans le credo). On retrouve le même sens du théâtre – tentation baroque, appliquée au texte sacré, en particulier dans **le motet Salve Regina**, où la surenchère des dissonances et chromatismes est comme justifiée car sciemment utilisée ; ils expriment l'imploration à Marie miséricordieuse et réconfortante : Alessandro Scarlatti a écrit cette pièce remarquable en mémoire des victimes d'un tremblement de terre qui a détruit en 1703, plusieurs lieux de cultes à Rome même. Précisément dans le cadre des célébrations de gratitude à la Vierge orchestrées alors par le Cardinal Ottoboni. A la fois ductile et d'une belle cohérence sonore, les chanteurs réunis en 2014 par **Louis Castelain** expriment les vertiges mesurés de la langue scarlatine, assujettie aux canons romains, d'un contrepoint à la fois serré et expressionniste. En cela, l'ultime pièce, *Salve Regina* atteint un rare point d'équilibre entre précision du geste vocal et déploration expressive. Très convaincant.

CRITIQUE, CD. Alessandro Scarlatti : Messa Clementina (1703); Le Parnasse Français (1 cd **Paraty** 316153, 2014). Enregistré en France, en novembre 2014.

Benjamin Pionnier dirige une nouvelle Lakmé à Tours



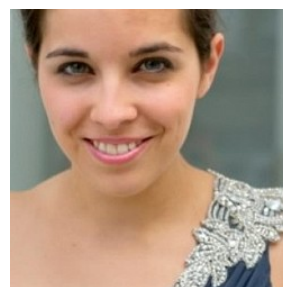
TOURS, Opéra : Lakmé, les 27, 29 et 31 janvier 2017. En 3 dates incontournables, Tours se fait temple du romantisme français inspiré par sa veine la plus envoûtantes et onirique, celle orientaliste... Benjamin Pionnier dirige l'un des sommets de l'opéra romantique français créé à l'Opéra-Comique à Paris en avril 1883, **Lakmé du méconnu (à torts) Léo Delibes**. La loi du Brahmane Nilakantha s'impose à sa propre fille, la

belle Lakmé, beauté hindoue qui s'éprend de l'officier britannique, Gérald... La loi paternelle contre l'amour pur de deux coeurs que le contexte guerrier oppose apparemment, car l'Inde où se passe l'action est alors occupée par les Britanniques : une autochtone ne peut se lier à l'occupant... Unis, épris au delà du contexte politique et religieux, que deviendront les deux amants ?

ACADEMISME INVENTIF... Delibes, génie de la mélodie subtile et d'une orchestration raffinée (ballets *Coppélia*, 1870 ; *Sylvia*, 1876), aborde le genre orientaliste, traité simultanément en peinture par le plasticien tout aussi génial et inventif, **Léon Gérôme**. Sens de la couleur, construction savante, inspiration surtout éclectique qui suppose une culture quasi encyclopédique (références innombrables aux styles précédents)..., la preuve est faite qu'au sein d'un milieu académique et néo classique, en tout cas historiciste, l'invention dépasse le prétexte décoratif. Delibes opte pour un opéra qui à l'origine possédait ses dialogues parlés (opéra-comique oblige : mais aujourd'hui perdus), et d'une

facture plutôt « classique » (à airs fermés et tableaux qui s'enchaînent plutôt que flux ininterrompu), quoique dans le dernier acte, le rapport de la musique avec le texte, proche d'un chanté parlé libre, est d'une forme arioso plus inventive qui paraît comme plus spontanée.

La production de Lakmé à l'Opéra de Tours s'annonce tel un événement : la partition l'une des plus raffinées qui soient au sein des ouvrages romantiques français des années 1880, révélant un orientalisme musical d'une subtilité souvent onirique, est dirigée et défendue par le nouveau directeur général et chef d'orchestre, **Benjamin Pionnier**. Dans le rôle-titre, la soprano belge prometteuse, **Jodie Devis**, récemment distinguée par classiquenews dans un disque MOZART, [Académie à Vienne de 1783 \(airs d'opéras : Lucio Silla, Idomeneo : LIRE notre critique du cd Mozart avec Jodie Devos\)](#)...



Lakmé de Léo Delibes

(créé à l'Opéra-Comique le 14 avril 1883).

Opéra de Tours

Nouvelle production

[Vendredi 27 janvier 2017, 20h](#)

[Dimanche 29 janvier 2017, 15h](#)

Mardi 31 janvier 2017, 20h

RESERVEZ VOTRE PLACE

sur le site de l'Opéra de Tours

Informations
Réservations

Grand Théâtre de Tours
34 rue de la Scellerie
37000 Tours

02.47.60.20.00

Billetterie

Ouverture du mardi au samedi
10h00 à 12h00 / 13h00 à 17h45

02.47.60.20.20

theatre-billetterie@ville-tours.fr

Direction musicale : **Benjamin Pionnier**

Mise en scène : **Paul-Emile Fourny**

Décors : Benoit Dugardyn

Costumes : Giovanna Fiorentini

Lumières : Patrice Willaume

Lakmé : **Jodie Devos**

Gérald : Julien Dran

Nilakantha : Vincent Le Texier

Mallika : Madjouline Zerari

Frédéric : Guillaume Andrieux

Mistress Benson : Anna Destraël

Hadji : Carl Ghazarossian

Choeurs de l'Opéra de Tours

Orchestre Symphonique Région Centre-Val de Loire/Tours

SYNOPSIS

ACTE I : Dans l'Inde occupée par les Anglais, l'officier britannique Gérard s'éprend de la fille du Brahmane Nilakantha : Lakmé. Le père se venge alors ...

(ACTE II) : il utilise sa fille comme d'un appât pour piéger et blesser Gérard. Mais Hadji le



serviteur de Lakmé, emmène hors de danger l'officier pour le soigner. **Acte III** : Frédéric, l'ami de Gérard l'enjoint à rejoindre l'armée britannique même si Lakmé a pansé les blessures de l'Anglais. Devoir du soldat ou amour pour la beauté ? hindoue ... Gérard quitte pourtant celle qui l'a sauvé.

Par amour et se sentant abandonnée, Lakmé s'empoisonne et meurt dans les bras de son père le Brahmane. Le père inflexible a suscité la mort de sa propre fille : comme c'est le cas de toutes les héroïnes amoureuses à l'opéra (romantique), la carrière lyrique de Lakmé reste une tragédie : sacrificielle, la jeune femme paie cher son amour interdit.

LAKMÉ
Léo Delibes



LITTLE NEMO, création mondiale. Reportage vidéo I / II : « De la BD à l'opéra »

Reportage vidéo. LITTLE NEMO, création mondiale (I) : » de la BD à l'opéra « . Le 14 janvier 2017, Angers Nantes Opéra a créé son nouvel opéra, **Little Nemo**, « féerie onirique », inspirée des bandes dessinées de Winsor McCay. Un siècle après le lancement du feuilleton dans la presse new-yorkaise, le jeune héros qui rêve à Slumberland, est devenu un adulte déshumanisé. Les co auteurs du livret Olivier Balazuc et Arnaud Delalande, le compositeur David Chaillou, imaginent une suite où Nemo doit retrouver sa part d'enfance pour accomplir ce qu'il est réellement. Entretien avec Jean-Paul Davois, directeur général d'Angers Nantes Opéra, avec les membres de l'équipe de production : les co auteurs du livret Olivier Balazuc et Arnaud Delalande, le compositeur David Chaillou. **REPORTAGE exclusif LITTLE NEMO, volet I : » de la BD à l'opéra »** / © studio CLASSIQUENEWS 2017 – réalisation : **Philippe-Alexandre PHAM**



PROCHAINES DATES

[A l'affiche du théâtre d'Angers, mercredi 22 et vendredi 24 mars 2017. Toutes les infos sur le site d'ANGERS NANTES OPERA](#)





**Compte rendu, concert. LILLE.
Nouveau Siècle, le 20 janvier
2017. Beethoven, R. Strauss,
Scriabine. Orchestre national
de Lille. Jean-Claude
Casadesus, direction**



Compte rendu, concert. LILLE. Nouveau Siècle, le 20 janvier 2017. Beethoven, R. Strauss, Scriabine. Orchestre national de Lille. Jean-Claude Casadesus, direction. Aucun doute, ce soir, l'Auditorium du Nouveau Siècle à Lille vit une nouvelle séquence importante, car dans ce second volet du cycle thématique « La musique et la Danse », le chef fondateur du National de Lille, **Jean-Claude Casadesus**

retrouve ses chers instrumentistes et son public, toujours autant fidélisé, offrant un nouveau grand bain symphonique. A la promesse d'une direction passionnante se joint aussi la pertinence d'une programmation qui servant son intitulé, joue les associations judicieuses voire électrisantes. Au cœur du programme, deux sommets de l'écriture orchestrale propre au début du XX^e.

Dans ce 2^e volet du cycle « L'Amour & la danse »,

Jean-Claude Casadesus offre une transe orchestrale pour l'extase de Scriabine

DEUX ASPECTS DE LA VOLUPTÉ ORCHESTRALE. Quel luxe d'enchaîner

quasiment, la **Danse des sept voiles de Salomé** de **Richard Strauss** (Dresde, 1905) et **Poème de l'Extase** de **Scriabine** (New York, 1907). De l'une à l'autre partition, c'est bien l'ivresse et la volupté d'une orchestration flamboyante et d'un raffinement inouï qui se déversent sans compter ; tout au moins dans l'expression ici et là d'une frénésie de plus en plus affirmée : convulsive, lascive et même vénéneuse en ses miroitements orientaux (galiléens) chez Strauss ; plus organisée et graduelle, mais non moins électrisante et échevelée chez le poète philosophe et mystique, Scriabin.



Jean-Claude Casadesus emporte l'adhésion par une lecture immédiatement aérienne et limpide, douée d'une motricité nerveuse et détaillée. Mais l'intelligence du chef saisit surtout par sa constante vigilance des équilibres entre les pupitres ; sa direction mesurée, affûtée, veille à l'éloquence

ciselée du chant instrumental, ce malgré l'ampleur des effectifs requis. Il en découle une clarté éblouissante dans le déploiement de la texture, où chaque nuance de timbre scintille avec une précision envoûtante. Les arêtes vives de l'architecture s'en trouvent plus lisibles et c'est une dramatisation vivante, magnifiquement organique qui mène la Danse des sept voiles. Mais là où le geste articule la prodigieuse machine érotique de Strauss (tant de convulsions frénétiques, outrageusement exprimées, découlent sur la décapitation de Saint Jean-Baptiste), où finalement les convulsions du désir débordent et s'emballent jusqu'à perdre l'équilibre final, Scriabine prend ses distances : inspiré par une philosophie très précise, il triomphe à l'inverse par une construction progressive et finalement maîtrisée ; le rapprochement des deux écritures sur le thème de la danse et de l'extase orchestrale a révélé ce qui les distingue comme ce qui les unit.



FESTIVAL DE TIMBRES ET DE NUANCES...

Chez Scriabine, le chef réalise une véritable transe, méticuleusement canalisée. Les forces se gorgent et s'amplifient à mesure que rayonne tel un chant de ralliement le thème de l'affirmation et de la volonté à la trompette. L'instrument placé dans l'axe même de la flûte (également très sollicitée) et

face, tous deux au chef, marque les jalons d'une envolée au rythme irrépressible, comme portée jusqu'à son terme, par une aspiration continue.

Au dessus du flot de plus en plus impétueux, s'élève tel un phare pour la pensée, ce chant lumineux emportant vers des cimes de plus en plus vertigineuses, tout l'orchestre, sans que jamais malgré l'irrépressible déflagration orchestrale,

malgré ses états d'absolu frémissement (les paliers progressifs de l'extase), ne se résout le thème enivré : à chaque tutti de plus en plus impérieux, se dresse l'énoncé chromatique... comme une énigme non résolue. C'est comme si au seuil d'un portique colossal, l'entrée en était toujours reportée. A force d'une trépidation soutenue et répétée, en un ultime souffle, le thème trouve sa résolution dans la note ultime (ut majeur), olympienne, éblouissante, conquise en un dernier recours ; ce souffle de la victoire inonde littéralement la salle du Nouveau Siècle. Et dans le même instant, ce point d'accomplissement délivre les interprètes comme l'audience, d'un cheminement harmonique, tendu et progressif, d'une indicible mais constante intensité (wagnérisme). On en sort bouche bée, à la fois subjugué et enivré.

Le Poème de l'extase, qui peut être considéré comme la Symphonie n°4 de Scriabine demeure l'une des expériences symphoniques les plus exaltantes pour le mélomane, d'autant que Jean-Claude Casadesus sait autant faire scintiller l'orchestre (dans le sens de ce debussysme attesté dans l'écriture, qui est aussi par endroit roussellienne), qu'édifier pas à pas, un parcours sensoriel d'une plénitude sonore captivante par sa clarté structurelle. C'est comme dans le cas de la Symphonie en ré de César Franck : une mise en forme et une orchestration à la parure somptueuse, et aussi un cheminement initiatique ; autant d'aspects qui se révèlent pour ceux qui veulent en comprendre les clés, comme les jalons d'une révélation... spirituelle.

Hédonisme, poésie, fureur et raffinement, frénésie, transe et conscience spirituelle... : le maestro offre une leçon de direction ce soir, avec cette générosité inscrite dans l'urgence, et cette finesse d'intonation qui préserve chez Strauss comme chez Scriabine, la lisibilité du plan poétique et du sens, jusqu'à leur total accomplissement.

En première partie à ce programme réjouissant, le chef invitait 3 solistes (Tedi Papavrami, violon / Xavier Philipps, violoncelle / François-Frédéric Guy, piano) pour **le Triple Concerto de Beethoven (Vienne, 1807)**, une oeuvre élégante propre à l'esprit des mondanités viennoises (dédié au Prince Lobkowitz) : la complicité progressive entre les 3 instrumentistes s'est accordée au tempérament vivifiant du chef, très habile à préserver l'intimité d'une pièce de grand format, symphonique certes, mais résolument chambriste. L'allant, la vivacité de l'orchestre – en particulier dans le relief dansant de la polonaise qui marque le rondo final (la séquence la mieux écrite), ont été l'emblème là encore d'une soirée sous le sceau de l'éloquence dans le flamboiement sonore. Méorable.

Compte rendu, concert. LILLE, Auditorium du Nouveau Siècle, le 20 janvier 2017. Cycle L'amour et la danse, volet II : Beethoven (Triple Concerto), R. Strauss (danse des sept voiles, Salomé), Scriabine (Poème de l'Extase). Orchestre national de Lille. Tedi Papavrami, violon / Xavier Phillips, violoncelle / François-Frédéric Guy, piano. Jean-Claude Casadesus, direction. Concert retransmis sur France Bleu Nord, le 26 mars 2017.

PROCHAIN CONCERT. Prochaine volet du cycle L'Amour et la danse sous la direction de Jean-Claude Casadesus (III) : [DON JUAN, les 2, 3 et 4 mars 2017](#). Programme :

MOZART: Don Giovanni, ouverture
R. STRAUSS: Quatre derniers Lieder
(Soliste : Annette Dasch, soprano)
MOZART: Symphonie n° 40 en sol mineur
R. STRAUSS: Don Juan, opus 20

Toutes les infos, et les modalités de réservation, sur le site de l'Orchestre national de Lille

<http://www.onlille.com/les-grands-cycles-de-la-saison/>

LIRE aussi notre [compte rendu complet du volet 1 du Cycle L'Amour et la danse : Roméo et Juliette, compte rendu du concert du 1er décembre 2016](#)

Illustrations : © Matthis Cossiaux / Orchestre national de Lille